

DES GENS INCONVENANTS

Javanais et Néerlandais à l'aube de la rencontre impériale

Romain Bertrand

Le Seuil | *Actes de la recherche en sciences sociales*

2008/1 - n° 171-172
pages 104 à 121

ISSN 0335-5322

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2008-1-page-104.htm>

Pour citer cet article :

Bertrand Romain, « Des gens inconvenants » Javanais et Néerlandais à l'aube de la rencontre impériale,
Actes de la recherche en sciences sociales, 2008/1 n° 171-172, p. 104-121.

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



LES COLONISATEURS VUS DU SUD. Boîte garde-manger à étages en laque noire, décor en laque or takamakie et incrustations de feuilles d'or et d'argent, Japon, 1600-1625. Les Portugais y sont représentés avec leurs traits qui leur sont communément attribués : grands nez, chapeaux, fraises et pantalons bouffants.

Des gens inconvenants

Javanais et Néerlandais à l'aube de la rencontre impériale

« Les civilisations restent nécessairement des abstractions. [...] Ne viennent jamais en contact que des êtres concrets, des personnes – et le contact le plus intime ne s'établit pas au niveau le plus favorable. »

Octave Mannoni¹

Une lecture sociologique de la rencontre impériale

À l'orée du XVII^e siècle, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales (VOC), soucieuse de s'assurer un accès permanent aux épices du monde insulindien (le poivre de Banten, le clou de girofle et la noix de muscade des Moluques), chercha à se doter de comptoirs fortifiés sur la côte septentrionale de l'île de Java. Ainsi se trouvèrent liés – par des relations commerciales tout d'abord, militaires par la suite – les Provinces-Unies et les sultanats de Banten et de Mataram. L'ensemble de cette séquence historique complexe se trouve aujourd'hui encore fréquemment subsumée sous une expression : « la venue des Européens en Insulinde ». Cette expression, d'apparence anodine, n'est pas sans inconvénients. En premier lieu, elle affirme, dans le sillage d'une histoire « externaliste » de l'Asie du Sud-Est désormais largement remise en cause², la vision d'une histoire politique javanaise où les protagonistes locaux ne sont convoqués qu'au titre de figurants muets dans le tableau vivant du cheminement de l'Europe vers la modernité capitaliste. En second lieu, elle passe sous silence l'identité sociale réelle des agents de cette « situation de contact » au profit du Grand Récit d'une sorte de télescopage entre « civilisations » ou entre « cultures » réifiées. Préciser sociologiquement

la notion de « situation de contact », c'est pourtant se demander *qui*, précisément, vient au contact de *qui*, et ne pas s'en tenir, en guise de réponse, aux catégories génériques d'Europe (du Nord) et d'Asie (du Sud-Est) – pour partie forgées *ex post*. Car les propriétés sociales spécifiques des « agents de contact » expliquent, bien mieux que l'argumentaire de la différence culturelle, les modalités de leurs interactions. Ce n'est de fait pas la Hollande qui a rencontré Java : ce sont des marchands et des marins de Hoorn, d'Enkhuizen et d'Amsterdam qui ont été amenés à négocier, dans des circonstances particulières, avec des membres de la haute aristocratie des sultanats javanais.

Or, ces « agents de contact » étaient porteurs de visions morales contrastées, c'est-à-dire de principes de division du monde social obéissant à des étalons distincts. Ils agissaient en conséquence selon des codes de comportement et des horizons d'attente qui ne se recoupaient que marginalement, le plus souvent sur le mode du malentendu. Pour peu qu'elle n'ait pas été formulée dans les termes attendus de la parole d'honneur, une offre commerciale néerlandaise se transformait rapidement en offense politique. Plus précisément, les agents de la VOC furent assimilés par les souverains javanais à une catégorie particulière du bestiaire moral préexistant : celle d'hommes de négoce définis comme des « gens sans convenances »

1. Octave Mannoni, *Le Racisme revisité. Madagascar 1947*, Paris, Denoël, 1997 [1950], p. 56. 2. Romain Bertrand, « Rencontres impériales. L'histoire connectée et les relations euro-asiatiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54 (4-bis), 2007, p. 55-75.

et qui, mus par le seul appât du gain, faisaient fi de toute considération ascétique. Car pour l'aristocratie des sultanats malais et javanais des XVI^e et XVII^e siècles, la prétention au pouvoir et l'exercice de la puissance ne pouvaient légitimement s'énoncer que dans les termes, hindou-bouddhistes autant que musulmans, de la quête mystique : seul celui qui avait « vaincu ses passions » était digne de gouverner. De violentes « guerres morales³ » faisaient en effet rage, à cette époque, dans la haute société politique javanaise, mettant aux prises les marchands (*sudagar*) et les membres de la noblesse de service (*priyayi*). Les seconds, soucieux de se démarquer de l'ethos martial de l'aristocratie de sang aussi bien que des mœurs frustes du « petit peuple », étaient alors profondément imprégnés du « rêve de vie⁴ » du pérégrin mystique, dont la puissance et, partant, la capacité de commandement, procèdent de la pratique d'exercices d'austérité, et qui peu à peu se détache des tracas du monde. Aussi les *priyayi* n'avaient-ils de cesse, dans les textes qu'ils commanditaient aux poètes de cour (*pujangga*), de dévaloriser l'univers du commerce.

Loin de dicter de façon exclusive et univoque les termes de leur dialogue avec les élites javanaises, les agents de la VOC furent pris dans le tourbillon de ces conflits moraux indigènes, et de ce fait « insérés » dans une histoire proprement javanaise. Pour éclairer ce processus, on s'appuiera successivement sur l'étude de deux documents javanais. Le premier est bref et contemporain de l'évènement de la rencontre ; le second est plus tardif (début du XIX^e siècle) et contient un long récit qui fait des Néerlandais non plus des conquérants étrangers, mais des ancêtres et des parents des Javanais.

La Compagnie des Indes et le langage du négoce et du profit

La toute première correspondance entre Javanais et Néerlandais laisse peu de doutes sur la piètre opinion que les premiers se faisaient des seconds. Dans

ces missives, datées de décembre 1619 et rédigées en « malais de marché⁵ », un haut dignitaire de la cour du Sultan de Banten (ouest de Java) traite Jan Pieterszoon Coen, le responsable de la VOC à Batavia, comme un soudard sans morale. Après avoir envahi le territoire d'un seigneur-lige de Banten pour y installer un fortin de la Compagnie⁶, Coen avait envoyé plusieurs émissaires auprès du Sultan pour rouvrir des négociations commerciales avec lui, et ce afin de se fournir rapidement en poivre. La fureur de la réponse, envoyée au nom du Prince Rana Manggala, qui assurait la régence depuis l'accession au trône du jeune souverain Abdulkadir (r. 1596-1651⁷), fut à la hauteur de l'insulte ressentie :

« Lettre du *Pangeran* [Prince] *Arya Ranamanggala*. Le Capitaine veut maintenant faire la paix et commercer [avec nous]. La condition première pour que des gens fassent cela, c'est qu'ils agissent correctement les uns envers les autres. Il ne doit pas y avoir de manquements [à l'obligation du respect mutuel] (*jangan ada kuciwa*). Lorsqu'il y a des manquements, cela ne s'appelle pas la paix : cela s'appelle l'inconvenance⁸ ».

Deux ordres d'exigences, deux horizons d'attentes morales distincts s'affrontent ici : tandis que les agents de la VOC cherchent à faire prévaloir la pragmatique du commerce, les dignitaires de Banten souhaitent qu'une offense soit lavée et qu'un ordre protocolaire soit respecté. Tout est, pour eux, affaire de « convenances », autrement dit de respect partagé d'un code nobiliaire de juste comportement. Car les sultanats d'Insulinde n'étaient pas de petites théocraties vivant en autarcie : c'étaient au contraire des univers politiques cosmopolites, greffés sur les routes maritimes commerciales qui couraient d'Aden à la Mer de Chine⁹. Le monde du palais et celui du port, topographiquement clivés, y entretenaient des relations complexes : les élites aristocratiques locales concédaient des privilèges importants aux marchands itinérants mais se méfiaient de leur absence de loyauté¹⁰. De fait, les négociants hadramis, chinois et gujeratis étaient prompts à gagner d'autres

3. Bruce Berman et John Lonsdale, *Unhappy Valley. Conflict in Kenya and Africa*, Londres, James Currey, 1992, 2 vol. La notion de « guerres morales » qualifie ici les conflits idéologiques internes aux sociétés « colonisées » ; pour B. Berman et J. Lonsdale, c'est au prisme de ces conflits que se comprend et se négocie localement la domination coloniale européenne.

4. Pour reprendre l'expression de Johan Huizinga dans *L'Automne du Moyen-Âge*, Paris, Payot, 2002 [1920].

5. Le « malais de marché » était une forme grammaticalement simplifiée du malais

– langue véhiculaire du négoce en Insulinde et dans certaines régions côtières de l'Océan indien occidental.

6. Le port de Jacatra fut pris en mai 1619, après plusieurs mois d'une guerre d'escarmouches entre les troupes de la VOC (composées de mercenaires) et une coalition de troupes britanniques et sondaïaises soutenue par le sultan de Banten. Le Prince de Jacatra prit la fuite, tenta un temps d'organiser une résistance dans l'immédiat arrière-pays, puis gagna la cour de Banten. Cf. les mémoires du Capitaine Ripon, mercenaire au service de la Compagnie, *Voyages et aventures aux Grandes*

Indes, 1617-1627, éd. et prés. Yves Giraud, Paris, Éd. de Paris, 1997, p. 56-60.

7. Le *Pangeran* Rana Manggala assura la régence du sultanat jusqu'en 1624 (Jaya Kathirithamby-Wells, « Banten, a West Indonesian port and polity during the 16th and 17th centuries », in Jaya Kathirithamby-Wells et John Villiers (éds), *The Southeast Asian Port and Polity: Rise and Demise*, Singapour, Singapore University Press, 1990, p. 107-126).

8. Algemeen Rijksarchief (La Haye), Kol. Arch. 982 (Overgekomen Brieven en Papieren 1620), Fol. 328, cité in Merle C. Ricklefs, « Banten and the Dutch in 1619:

six early 'Pasar Malay' letters », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 39 (1), 1976, p. 134.

9. Muhammad Yusoff Hashim, *The Malay Sultanate of Malacca. A Study of Various Aspects of Malacca in the 15th and 16th Centuries in Malaysian History*, Kuala Lumpur, Dewan Bahasa dan Pustaka, 1992.

10. Pierre-Yves Manguin, « The merchant and the king. Political myths of Southeast Asian coastal polities », *Indonesia*, 52, octobre 1991, p. 41-54.

lieux de mouillage pour peu que les conditions fiscales y fussent plus clémentes¹¹. Le marchand sans attaches, mû par la quête effrénée du profit, apparaît alors, dans les littératures de cour malaises et javanaises des XVI^e et XVII^e siècles, comme l'exacte antithèse morale du gentilhomme de noble naissance, rivé à un territoire par une généalogie et obnubilé par la quête du savoir et du pouvoir mystiques. Ces écrits, produits par les scribes pour l'aristocratie, sont ainsi fortement empreints de l'« universel dédain antique du commerce¹² ».

Il n'est dès lors pas étonnant que la langue du négoce et celle de l'honneur aristocratique se contredisent presque terme à terme dans l'échange de missives entre le prince Rana Manggala et le marchand Jan Pieterzoon Coen. Cet exemple n'est d'ailleurs pas isolé. La plupart des documentations indigènes du XVII^e siècle – qu'elles soient japonaises, mogholes ou malaises – dressent le plus souvent un portrait peu amène des Européens, présentés au mieux comme des barbares incultes et grossiers, au pire comme une sous-espèce de créatures dont l'humanité même fait question¹³. Loin d'être craints et révéérés, les Européens furent tout d'abord moqués et méprisés : ils ne cessaient, par ignorance autant que par arrogance, de transgresser les règles communément admises de la concurrence commerciale et de la bienséance diplomatique. L'examen des propriétés sociales des agents impliqués permet de saisir l'ampleur des divergences morales qui sous-tendirent les premières relations entre souverains javanais et représentants de la VOC.

Tout d'abord, la VOC n'était pas le bras armé de la Maison d'Orange, mais une société par actions de commerce maritime, détentrice par délégation des États-Généraux du monopole du négoce de certaines marchandises (épices, perles, pierres précieuses) entre les Indes orientales (l'Indonésie actuelle) et l'Europe. De fait, la VOC fut instituée au moment où la « course aux épices » devenait ultra-compétitive. De 1566 à 1648, la Guerre des Quatre-Vingts Ans fait rage entre les Provinces-Unies et la couronne espagnole : l'empire de Charles Quint, à nouveau, se fissure. En 1580, l'alliance des royautes d'Espagne et du Portugal en la personne de Philippe II rend imminente la menace d'une fermeture de la route des Indes aux flottilles néerlandaises. Aussi la riposte s'organise-t-elle. Dans les années

1590, les premières compagnies privées sont formées à Amsterdam. Une expédition de quatre vaisseaux financée par la *Compagnie van Verre* et placée sous le commandement de Cornelis de Houtman quitte la rade du Texel en 1595. Houtman gagne l'extrémité occidentale de Java et signe un traité d'achat de poivre à prix fixe avec le sultan de Banten. En 1597, une seconde flotte de huit vaisseaux, armée par la *Oude Compagnie* et commandée par Van Neck et Van Warwijck, appareille. Elle revient en 1599 et 1600 chargée d'épices dégageant des bénéfices de 400 %¹⁴. Le nombre de compagnies privées d'exploration maritime croît alors à un rythme rapide, tandis qu'est créée à Londres, en 1600, l'*East India Company* (EIC).

C'est dans ce climat de guerre commerciale ouverte qu'est formée le 20 mars 1602 à Amsterdam, à l'initiative de l'*Advocaat van den Lande*¹⁵ de la ville, Johan Van Oldenbarnevelt, et du souverain Maurice d'Orange-Nassau, et par regroupement des sociétés préexistantes (dès lors appelées *Voorcompagnien*), la *Vereenigde Oost-Indische Compagnie* (littéralement, la Compagnie unie des Indes orientales, VOC)¹⁶. Dotée d'un budget initial de 6,5 millions de florins, la VOC était placée sous l'autorité suprême d'un Comité des Dix-Sept messieurs (*Heren XVII*). Les membres de ce comité étaient choisis parmi un collège de Directeurs régionaux (*Bewindhebbers*), eux-mêmes désignés par l'électorat restreint des « grands actionnaires » (*Hoofdparticipanten*) de la Compagnie¹⁷. Les six régions d'origine des *Voorcompagnien* (Amsterdam, Zeeland, Delft, Rotterdam, Hoorn et Enkhuizen) se trouvaient représentées par l'intermédiaire de six Chambres, dont les prérogatives étaient mentionnées dans une charte ratifiée par les États-Généraux. Cette charte, valable pour une durée de 21 ans, concédait à la VOC le monopole du commerce « à l'Est du Cap de Bonne-Espérance et à l'Ouest des Détroits de Magellan », la capacité juridique de conclure des traités « de paix et d'alliance », de mener des guerres « défensives » et de bâtir des forteresses « en tous lieux jugés opportuns ».

Le caractère commercial du projet ultramarin de la VOC, farouchement opposée à toute ingérence de la Maison d'Orange dans ses affaires intérieures, ressort

11. Gisjbert Louis Koster, "Of treaties and unbelievers: images of the Dutch in seventeenth- and eighteenth-century Malay historiography", *Journal of the Malaysian Branch of the Royal Asiatic Society*, 78 (1), 2005, p. 59-96.

12. Paul Veyne, *Le Pain et le cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Seuil, 1976, p. 138-140.

13. Anna Jackson et Amin Jaffer

(éds), *Encounters. The Meeting of Asia and Europe, 1500-1800*, Londres, V&A Publications, 2004.

14. Vibeke D. Roeper et G. J. Diederick Wildeman, *Ontdekkingsreizen van Nederlanders, 1590-1650*, Utrecht, Kosmos Z&K, 1993, p. 60-66.

15. L'*Advocaat van den Lande* était le conseiller juridique des États de Hollande : au fil de la Grande Révolte, cette

position devint politiquement prééminente. À la suite de l'arrestation et de l'exécution d'Oldenbarnevelt en mai 1619, cette fonction fut rebaptisée *Raadpensionaris* (Grand pensionnaire) (Jonathan Israël, *The Dutch Republic. Its Rise, Greatness and Fall, 1477-1806*, Oxford, Oxford University Press, 1998 (rééd.), p. 424-427, 450-460).

16. Femme Gaastra, *The Dutch East India*

Company. Expansion and Decline, Zutphen, De Walburg Pers, 2003.

17. Charles Boxer, *The Dutch Seaborne Empire, 1600-1800*, Londres, Penguin Books, 1988 [1965], p. 26, 48, et Femme Gaastra, *Bewind en beleid bij de VOC. De financiële en commerciële politiek van de bewindhebbers, 1672-1702*, Zutphen, Walburg Pers, 1989, p. 47-62.

clairement des affrontements récurrents entre les *Heren XVII*, mandataires de grands intérêts commerciaux et porteurs de visées régionalistes, et les membres des États-Généraux et des Conseils de la noblesse (*Ridderschappen*)¹⁸. Dans les années 1640, les *Heren XVII*, forts du montant de leurs premiers bénéficiaires, réaffirmèrent ainsi crûment le caractère privé, et non étatique, de la Compagnie, en déclarant aux États-Généraux que :

« Les lieux et places-fortes qui ont été capturés dans les Indes orientales ne doivent pas être considérés comme des conquêtes nationales, mais comme la propriété de marchands indépendants, qui ont obtenu [de Vous] le droit de céder ces lieux à qui bon leur semble, fût-ce le Roi d'Espagne ou tout autre ennemi des Provinces-Unies¹⁹. »

Dans les premières décennies du XVII^e siècle, les points de vue sur l'opportunité d'une poursuite de la politique de conquêtes en Asie du Sud-Est divergeaient toutefois profondément au sein même de la Compagnie. Condamnant les dépenses militaires des campagnes anti-portugaises de siège de Malacca et de Ceylan (Sri Lanka), la Chambre de Delft affirmait ainsi en 1644 : « un marchand ferait mieux d'accroître honorablement son talent et d'envoyer des navires richement chargés d'Asie aux [Pays-Bas], plutôt que de mener de coûteuses conquêtes territoriales, qui sont plus le fait des têtes couronnées et des puissants monarques que de marchands soucieux de leur profit ». Ce à quoi le Gouverneur-général des Indes orientales, Antonio Van Diemen, rétorqua : « l'expérience quotidienne nous enseigne que le commerce de la Compagnie en Asie ne peut subsister sans conquêtes territoriales²⁰ ». Van Diemen faisait écho au propos de Jan Pieterszoon Coen, qui déclarait en 1614 : « Vos Honneurs devraient savoir d'expérience que le commerce en Asie doit être conduit et préservé sous la protection et à la faveur de Vos propres armes, et que ces armes sont payées grâce aux profits du commerce ; aussi ne pouvons-nous conduire le commerce sans la guerre, ni la guerre sans le commerce²¹ ». La guerre n'était pas revendiquée comme une activité nécessaire en soi, car pourvoyeuse

d'honneurs et de mérites, mais comme la garantie et la condition nécessaires du commerce. Le propos était tout sauf aristocratique.

Organisme corporatiste à finalité purement lucrative, la VOC était en effet peuplée de membres de la bourgeoisie marchande urbaine, de marins du « petit peuple » et de mercenaires apatrides. Charles Boxer note que « les rangs supérieurs de la VOC étaient majoritairement peuplés d'hommes issus des strates subalterne et intermédiaire de la classe bourgeoise, avec cependant aussi quelques éléments provenant du patriariat urbain²² ». Vibeke D. Roeper et Roelof Van Gelder rappellent que la majorité des marins de la Compagnie étaient issus du *varend volk* du commerce de la Baltique, autrement dit du monde violent des docks d'Amsterdam, de Hoorn et de Rotterdam²³. Et Dirk Van Der Cruysse rapporte qu'au XVII^e siècle, 60 % des soldats de la VOC étaient d'origine non-néerlandaise : il s'agissait surtout de Français, de Suisses, d'Italiens et d'Allemands qui avaient déserté les armées régulières ou avaient fui leurs pays après avoir eu maille à partir avec la justice²⁴.

Le caractère « multinational » de la VOC était une conséquence des remous politiques de la Grande Révolte anti-habsbourgeoise qui avait débuté en 1566. Lorsque celle-ci avait éclaté, au motif du refus de l'implantation de l'Inquisition, Guillaume d'Orange (dit « Le Taciturne ») n'était pas encore le souverain d'une « nation » indépendante, mais seulement le « gouverneur-général » frondeur d'un Empereur distant : il ne parvint à prendre la tête des insoumis qu'en vertu du mandat sous conditions que ces derniers, faute de *leader* consensuel, consentirent à lui octroyer²⁵. À l'issue du compromis de 1572 puis de la proclamation de l'Union de 1579, Guillaume d'Orange fut certes reconnu « souverain et chef suprême » pour la durée de la guerre²⁶. Mais le *Stadhouder* devait en fait partager l'essentiel de ses prérogatives avec l'Avocat (le conseiller juridique) d'Amsterdam, puissante ville aux penchants irrédentistes, et se trouvait étroitement encadré par les États-Généraux, assemblée de potentats municipaux où dominaient les représentants du milieu marchand et où prévalait la règle du consensus²⁷.

18. Les monographies régionales disponibles montrent que les grandes familles de la vieille noblesse terrienne orangiste (laquelle s'était fortement divisée face aux menées habsbourgeoises du Duc d'Alva) étaient très peu impliquées dans les Chambres de la VOC. La noblesse du *Ridderschap* considérait en effet la VOC comme le symbole de l'alliance honteuse de la République et de la rotture. Cependant, on note, au fil du XVII^e siècle, un processus d'assimilation réciproque entre l'élite municipale des bourgmestres et une fraction de cette noblesse terrienne, qui se

traduit par des participations marginales de certaines grandes familles au capital de la Compagnie (Henk Van Nierop, *The Nobility of Holland. From Knights to Regents, 1500-1650*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, part. p. 111).

19. C. Boxer, *op. cit.*, p. 50.

20. Propos cités in *idem*, p. 107.

21. Lettre de Jan Pieterszoon Coen aux *Heren XVII* du 27 décembre 1614, citée in Herman Colenbrander, *Jan Pieterszoon Coen. Levenbeschrijving*, s'Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1934, p. 64.

22. C. Boxer, *op. cit.*, p. 57.

23. Vibeke D. Roeper et Roelof Van Gelder, *In dienst van de Compagnie : leven bij de VOC in honderd getuigenissen (1602-1799)*, Amsterdam, Athenaeum, 2002, p. 16-17.

24. Dirk Van Der Cruysse, *Mercenaires français de la VOC. La route des Indes hollandaises au 17^e siècle. Le récit de Jean Guidon de Chambelle (1644-1651) et autres documents*, Paris, Chandeigne, 2003, p. 23. Le chiffre passe à 80 % dans les années 1770.

25. Jonathan Israël, *The Dutch Republic and the Hispanic World, 1606-1661*, Oxford, Oxford University Press, 1986.

26. Ni lui ni son successeur ne parvinrent cependant à être formellement élus *Stadhouder* par la totalité des Provinces : le Friesland refusa ainsi de conférer le titre à Maurice.

27. Et ce d'autant plus que s'affirme, au fil de la Grande Révolte, un discours constitutionnaliste teinté d'humanisme, qui consacre le droit d'insurrection contre les souverains injustes (cf. Martin Van Gelderen, *The Political Thought of the Dutch Revolt, 1555-1590*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992).

Éléments de chronologie

Provinces-Unies

- 1566** Début de la Grand Révolte anti-habsbourgeoise des Provinces-Unies. Guillaume d'Orange (dit « Le Taciturne ») prend la tête des rebelles contre les troupes de Philippe II d'Espagne (r. 1555-1598).
- 1566-1648** Guerre des Quatre-Vingts Ans.
- 1579** Proclamation de l'Union des provinces rebelles.
- 1584** Assassinat de Guillaume d'Orange.
- 1584-1625** Maurice d'Orange-Nassau *Stadhouder*.
- 1602** Formation de la VOC.
- 1618-1619** Synode de Dordrecht. Victoire des thèses des Contre-Remonstrants (Gomaristes), soutenus par le *Stadhouder* Maurice.
- 1619** Exécution de Johan Van Oldenbarnevelt, partisan des thèses des Remonstrants (Arminiens).
- 1648** Traité de Münster qui reconnaît l'indépendance de la République néerlandaise.
- 1793** Invasion française et création de la République batave (régime pro-napoléonien).
- 1799** Banqueroute de la VOC, dont les avoirs passent sous contrôle de la République batave.
- 1813-1815** Guillaume Frédéric d'Orange-Nassau *Stadhouder*.
- 1815-1840** Guillaume Frédéric d'Orange-Nassau roi des Pays-Bas (Guillaume 1^{er}).

Java

- 1596-1651** Règne du Sultan Abdulkadir à Banten (Java Ouest).
- 1597** Cornelis de Houtman gagne Java et achète du poivre au Sultan de Banten.
- c. 1590-1601** Règne de Senapati, premier souverain du *negara* de Mataram (Java Centre/Est).

1601-1613 Règne de Seda ing-Krapyak, successeur de Senapati.

1613-1646 Règne de Sultan Agung, petit-fils de Senapati. Expansion impériale de Mataram en direction de la côte nord de Java, de l'île de Madura et de l'ouest de Bali.

1619 Conquête de Jacatra (renommée Batavia) par la VOC.

1619-1623 et **1627-1629** Jan Pieterszoon Coen Gouverneur-général de la VOC à Batavia.

1625 Conquête de Surabaya par Sultan Agung.

1628-1629 Échec du siège de Batavia par Sultan Agung.

1636-1645 Antonio Van Diemen Gouverneur-général de la VOC à Batavia.

1646-1677 Règne du souverain Amengkurat 1^{er}. Déclin militaire de Mataram et montée en puissance de la VOC.

1755 Traité de Giyanti qui, à l'instigation de la VOC, consacre la division du *negara* de Mataram entre deux principautés concurrentes (Jogjakarta sous le règne d'Hamengkubuwana I et Surakarta sous le règne de Pakubuwana III).

1808-1811 Gouvernorat français du « maréchal de fer » Herman Willem Daendels.

1811-1816 Java est sous domination britannique (Stamford Raffles Lieutenant-général).

1816 Restitution de Java aux Pays-Bas : l'Insulinde devient colonie de la Couronne orangiste.

1825-1830 Guerre de Java entre le prince Dipanegara et les troupes coloniales néerlandaises. Défaite de Dipanegara et consolidation du contrôle néerlandais sur Java.

Lorsque les deux personnages développaient une entente cordiale, et que les provinces ennemies de Hollande et de Zeeland jouaient le jeu de la coopération aux États-Généraux, le royaume parlait d'une seule voix. Mais lorsque les diverses factions se dressaient ouvertement les unes contre les autres, les Provinces-Unies ne ressemblaient plus qu'à un fragile conglomerat de cités-États²⁸. En 1652, le Grand Pensionnaire d'Amsterdam Johan De Witt, prenant la mesure et la défense des souverainetés municipales, écrivait que les Provinces-Unies « ne devraient pas porter le nom de république au singulier, mais bien plutôt celui de *républiques unies* ou *fédérées, au pluriel*²⁹ ».

La République du Siècle d'Or était en effet habitée de profondes lignes de faille qui prédisposaient peu ses ressortissants à s'identifier à elle de manière prépondérante ou exclusive. La population du royaume était un alliage religieux et linguistique composite, fait d'émigrés huguenots français, de calvinistes puritains des principautés germaniques, de Flamands catholiques et de Juifs d'Anvers. La dispute théologique entre partisans de versions antagonistes de la Religion réformée s'y transforma, en 1618-1619, en véritable guerre civile – laquelle coûta la vie à Oldenbarnevelt, devenu ennemi du souverain. L'armée et les milices municipales regorgeaient de mercenaires de toutes provenances, tandis que dans les rangs de la diplomatie, la définition du sens patriotique restait pour le moins floue : dans les années 1590 à Livourne, des marchands flamands agissaient ainsi en même temps comme représentants de La Haye et comme mandataires de Bruxelles³⁰. La République était donc tout sauf une monarchie centralisée assurée de son identité et de sa force. Elle était bien plutôt un champ de bataille entre la classe déclinante des patriciens de noble naissance et celle, en plein essor, des *burghers* du petit et du grand négoce, qui peuplaient les conseils de bourgmestres et formaient la fraction dominante du groupe des Régents (*Regenten*)³¹.

À la différence de l'*Estado da India* portugais, dont les places-fortes étaient administrées par « le surplus de cadets » de la noblesse manuéline³², le réseau de forteresses de la VOC tomba en conséquence aux mains d'hommes issus de milieux modestes, bien plus proches dans leurs aspirations et leur style de vie des *burghers* d'Amsterdam que de la noblesse

du Gelderland. À la fin du XVIII^e siècle, la quasi-totalité des hauts responsables civils de la Compagnie étaient nés aux Indes (à Java ou dans les comptoirs de Malacca, Surat, Vengurla ou Ayutthaya) ou y avaient séjourné plusieurs décennies durant, et vivaient donc au rythme moral des Indes plus qu'à celui de la Mer du Nord. La VOC offrait en effet de très fortes possibilités de mobilité sociale : des hommes qui s'étaient engagés aux plus bas échelons pouvaient devenir, au terme de leur carrière, membres du Conseil des Indes ou gouverneurs de comptoirs, et même accéder aux fonctions suprêmes à Batavia. Jan Pieterszoon Coen avait ainsi débuté comme clerc-apprenti au sein de la maison de commerce du négociant romain Justus Pescatore (Joost de Visser) avant de s'embarquer comme Marchand Junior sur un navire de la Compagnie³³. Il fallut, en fait, attendre 1743 pour qu'un membre de la noblesse, le Baron Gustaaf Van Imhoff, accède à la fonction de Gouverneur-général.

Autre particularité : la VOC abritait une double hiérarchie, civile et militaire, et gérait navires et villes-comptoirs sur un mode plus autocratique que ne l'étaient les cités des Provinces-Unies (gouvernées par une oligarchie de bourgmestres). Elle avait de fait à son service plusieurs catégories distinctes de personnel : des marins (depuis le maître de bord jusqu'aux mousses en passant par les « chefs de canon » et les boscos) ; des marchands (de l'*opper-koopman* ou chef-marchand jusqu'aux greffiers ou *boekhouders* en passant par le *koopman* et l'*onder-koopman* ou Marchand Junior) ; des militaires (capitaines, lieutenants, sergents, caporaux et simples soldats) ; des artisans spécialisés (forgerons, ébénistes, maçons) ; et même des *predikanten* (pasteurs) et des aumôniers (*krank-bezoekers* et *ziekentroosters*)³⁴. Loin d'être la simple « projection au loin » de la société politique de La Haye ou d'Amsterdam, Batavia acquit rapidement, au fil du XVII^e siècle, des traits singuliers. Passées la conquête de Jacatra en 1619 et la fondation du Kasteel (l'austère forteresse dominant la ville), les structures administratives locales de la VOC se complexifièrent. Le Gouverneur-général était tenu de prendre ses décisions après délibération du Conseil des Indes (*Raad van Indië*) : un organe composé d'une douzaine de Conseillers – extraordinaires (sans pouvoir de vote) et de plein droit – qui avaient en règle générale exercé

28. Pour un tour d'horizon des institutions de la République, cf. Guido De Bruin, *Geheimhouding en verraad : de geheimhouding van staatszaken ten tijde van de Republiek (1600-1750)*, 's-Gravenhage, SDU Uit., 1991. Sur la persistance du conflit entre provinces du Nord et provinces du Sud au XVII^e siècle, cf. Jan

Briels, *Zuid-Nederlanders in de Republiek, 1572-1630*, Sint-Niklaas, Danthe, 1985. Sur les prérogatives limitées du *Stadhouder* et la façon dont la Maison d'Orange réorganisa ses réseaux de soutien au XVII^e siècle, cf. Herbert Rowen, *The Princes of Orange. The Stadholders in the Dutch Republic*, Cambridge, Cambridge Univer-

sity Press, 1988, p. 8-55.

29. Cité in G. De Bruin, *op. cit.*, p. 129.

30. C. Boxer, *op. cit.*, p. 22.

31. Julia Adams, *The Familial State. Ruling Families and Merchant Capitalism in Early Modern Europe*, Ithaca, Cornell University Press, 2005.

32. Sanjay Subrahmanyam, *L'Empire*

portugais d'Asie, 1500-1700. Une histoire économique et politique, Paris, Maisonneuve et Larose, 1999, p. 305.

33. Ruud Spruit, J. P. Coen : *dagen en daden in dienst van de VOC*, Houten, De Haan, 1987.

34. C. Boxer, *op. cit.*, p. 337-338.

auparavant la fonction de Gouverneur de l'un des comptoirs secondaires de la Compagnie (à Ceylan, Surat, Ayutthaya ou Ambon).

Enfin, la combinaison d'une stricte éthique puritaine protestante et d'un mode de vie ostentatoire était une particularité de la petite société européenne de Batavia³⁵. Alors que, dans les Provinces-Unies, le calvinisme strict des Pères de Dordrecht ne fut érigé en religion dominante que de façon graduelle, au terme de combats et de débats qui laissèrent durablement leur marque dans les cœurs et les esprits, Batavia était aux mains d'une petite élite qui prenait grand soin de s'en remettre en permanence à la grâce de Dieu. À compter des années 1620, le Gouverneur-général eut ainsi pour habitude de décréter plusieurs jours de recueillement et de jeûne à l'occasion du départ de la « flotte de retour » pour la Hollande³⁶. Certaines proclamations officielles ressemblaient à de véritables homélies. En 1653, terrifiés par l'annonce de l'entrée en guerre des Provinces-Unies contre l'Angleterre, les membres du Conseil des Indes ordonnèrent qu'au cours d'une journée spéciale d'abstinence, les fidèles de Batavia « prient avec ferveur le Seigneur afin qu'Il retienne Sa main punitive, éloigne les pestes menaçantes, et recommence à dispenser avec prodigalité les bénédictions dont Il a honoré de si longues années durant la Compagnie pour la plus grande gloire de Son nom, le bien-être de Son Église et de sa Congrégation, et le salut de nombreuses âmes – amen³⁷ ». La VOC intervenait d'ailleurs très directement dans les nominations des *predikanten* (pasteurs) et les débats internes des synodes³⁸. Le recours au langage du puritanisme se mariait toutefois à de telles débauches de richesses que le Gouverneur dut à plusieurs reprises, dès les années 1670, réserver par arrêts le port de diamants et de perles ou l'usage de carrosses et d'armoiries aux seuls hauts dignitaires de la Compagnie³⁹.

Le gouvernement de la VOC à Batavia était en ce sens souvent plus autoritaire, plus puritain et plus interventionniste que celui du Prince d'Orange dans les Provinces-Unies. En outre, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les Néerlandais présents sur les côtes javanaises n'étaient aucunement des émissaires à épithète aristocratique de la Maison d'Orange-Nassau, mais des clercs, des marchands et des marins – issus les uns

des milieux urbains commerçants, les autres du monde des docks. Leur patriotisme était avant tout celui des livres de comptes.

Le *negara* de Mataram et le langage javanais de l'honneur et de l'ascèse

Jusqu'aux années 1650, l'implantation des Néerlandais sur les côtes javanaises resta cependant précaire, à rebours de l'image d'Épinal d'une Europe de fer et de feu déferlant sans encombre sur une Asie apeurée. En 1628 et 1629, les armées du souverain de Mataram, Sultan Agung (r. 1613-1646), commandées par le chef de guerre Baureksa, firent le siège de Batavia : Mataram aligna 15 à 40 000 fantassins, des centaines de cavaliers et des dizaines de grands vaisseaux, construits à dessein dans l'arrière-pays de Pasuruan (Java Est), riche en teck. Le Gouverneur Jan Pieterszoon Coen ne pouvait compter, lui, que sur 150 soldats-mercenaires professionnels de la Compagnie, auxquels s'ajoutaient 200 ou 300 miliciens inexpérimentés. Si le siège tourna *in fine* à l'avantage des Néerlandais, ce ne fut pas grâce à leur éclatante supériorité militaire, mais bien du fait des fléaux qui frappèrent les armées de Mataram : épidémie de malaria parmi les soldats javanais, enlèvement des convois et de la cavalerie du fait de l'arrivée précoce des pluies de mousson, problèmes d'approvisionnement, retard des navires, etc. Il s'en est ainsi fallu de très peu que Sultan Agung n'ait fait table rase de Batavia, minuscule enclave européenne en pays impérial javanais. L'envie ne lui en manquait d'évidence pas. Dans une lettre de 1619, un Britannique qui vient de séjourner à Batavia lui prêtait le discours suivant :

« Jacatra a une épine dans le pied, qu'il m'appartient de retirer sous peine de voir son corps tout entier mis en péril. Cette épine, c'est le château des Hollandais, qui se sont à ce point fortifiés [par tricherie] qu'ils ne montrent plus aucun respect pour le souverain ni pour son pays, mais les considèrent au contraire avec défiance⁴⁰. »

Le propos est très probablement apocryphe : il n'en est pas moins représentatif de l'idée que les Européens se faisaient du mépris et de la haine dans lesquels les tenait Sultan Agung. La puissance impériale n'était alors pas du côté des Néerlandais, mais bien de celui

35. Pour un aperçu du style de vie des familles de hauts dignitaires de la Compagnie à Batavia, cf. Leonard Blussé, *Bitter Bonds. A Colonial Divorce Drama of the Seventeenth Century*, Princeton, Markus Wiener, 1997.

36. Jean Gelman Taylor, *The Social World of Batavia. European and Eurasian in Dutch Asia*, Madison, University of Wisconsin

Press, 1984, p. 20-21.

37. Résolution du Gouverneur-général et du Conseil des Indes du 10 juin 1653, citée in Alfons Van der Kraan, *A Baptism of Fire: the Van Goens' Mission to Ceylon and India, 1653-1654*, Armidale, University of New England, UNEAC Asia Papers n° 2, 1999, p. 7.

38. Henk Niemeijer, « Calvinisme en

koloniale stadscultuur. Batavia, 1619-1725 », thèse de doctorat, Vrije Universiteit, Amsterdam, 1996.

39. Le Gouverneur Rijckloff Van Goens (r. 1678-1681) fut le premier à édicter de telles restrictions. Le Gouverneur Jacob Mossel (r. 1750-1761) fit paraître en 1754 un ensemble de *Mesures pour diminuer la Pompe* (J. Gelman Taylor, *op. cit.*, p. 66).

40. Lettre d'un dénommé Pring, Détroit de la Sonde, 23 mars 1619, IOL E/3/6, fol. 292, citée in Anthony Reid, *Southeast Asia in the Age of Commerce, 1450-1680*, New Haven, Yale University Press, 1988, vol. 1, p. 72.



UN HOMME À CORNES DE LA BAIE D'ANTONGIL (côte orientale de Madagascar). Gravure extraite de l'ouvrage de M. de la Sonnerie, Voyage aux Indes Orientales, tome 1, page 104.



du récit de la «Première navigation» de Cornelis de Houtman en direction des Indes Orientales (1595-1596).

de Mataram. Si l'on en croit la *Babad Tanah Jawi*, principale chronique dynastique de Mataram compilée au fil des XVII^e et XVIII^e siècles, le processus de centralisation administrative et idéologique du pays javanais proprement dit (Java Est et Java Centre) avait en effet commencé sous le règne du grand-père de Sultan Agung, Senapati⁴¹. Ce dernier est crédité de la conquête du cœur du royaume de Pajang en 1587, puis de l'invasion des cités de Demak, Madiun et Kediri en 1588-1591. Les armées de Senapati échouèrent cependant à faire plier les deux autres grands centres de pouvoir de Java : au nord-est, la cité portuaire de Surabaya, dans l'orbite de laquelle gravitaient Pasuruan et Tuban, et à l'ouest le sultanat de Banten, attaqué sans succès vers 1597⁴². Lorsque Senapati mourut, en 1601, le royaume de Mataram s'étendait de Demak, sur la côte septentrionale de l'île, à Kediri, à l'est, et à Karta, siège de la cour, à proximité de la côte méridionale. Il couvrait de vastes régions rizicoles, et notamment une partie du fertile bassin du fleuve Brantas.

En 1613, le petit-fils de Senapati, le *Pangeran Rangsang*, monta sur le trône, puis choisit en 1641 le titre de Sultan Agung. Sultan Agung (r. 1613-1646) se lança dans une politique expansionniste guerrière, avec pour objectif de s'assurer le contrôle des principales cités portuaires de la côte septentrionale de Java (une région appelée Pasisir), et en particulier de Surabaya. Sous le règne du souverain Jayalengkara, Surabaya dominait en effet politiquement les trois-quarts du bassin du fleuve Brantas : les cités de Sidayu et de Gresik lui rendaient hommage et Tuban entretenait avec elle des liens exclusifs. Rendu furieux par l'échec des campagnes de 1622, 1623 et 1624 (au cours desquelles les 20 000 hommes du *Tumenggung Alap-Alap*⁴³ avaient tenté de pousser la ville à la reddition en l'affamant), Sultan Agung usa de toutes les ruses pour s'emparer de la place-forte. Il coupa l'approvisionnement en vivres par mer des assiégés en faisant le blocus du détroit de Madura, détruisit toutes les réserves de riz dans les domaines attenants, puis empoisonna l'eau de la cité en déversant des centaines de cadavres d'animaux putréfiés dans les ruisseaux qui la traversaient. Le registre de la VOC à Batavia affirme sobrement qu'à l'issue de ce terrible siège, « il ne restait pas plus de 500 survivants sur les 50 à 60 000 habitants

que comptait la ville⁴⁴ ». La prise de Surabaya, au terme de plusieurs décennies de coûteuses campagnes militaires, marqua une importante césure dans l'histoire politique de Java. Mataram, empire agraire rizicole créé et dirigé par une aristocratie de chefs de guerre, se greffa alors sur le réseau des ports du Pasisir, ribambelle de petites cités-États ouvertes aux vents du large, où les communautés marchandes de toutes origines (chinoise, gujeratie, yéménite, etc.) disputaient âprement le pouvoir aux classes nobles. Avec la chute de Surabaya, Mataram s'ouvrit de fait aux produits et aux raisons du commerce « d'Inde en Inde » (intra-asiatique)⁴⁵ [voir carte « L'expansion de l'empire de Mataram durant le règne de Sultan Agung (1613-1646) », p. 119].

Sultan Agung mit par ailleurs à profit les dernières années de son règne pour parachever la réorganisation du domaine dynastique. Les mémoires de Rijckloff Van Goens, l'émissaire hollandais près la cour de Mataram⁴⁶, où il se rendit à cinq reprises de 1648 à 1654, indiquent que la centralisation de l'État avait alors nettement progressé. Van Goens évoque par exemple les « baillis du roi », pareils à des « chiens de chasse qui courent le pays » pour lui rapporter toute information utile. Selon lui, ces « baillis » régnaient sur « 4 000 agents de justice » disséminés sur l'ensemble du territoire⁴⁷. À ce processus de diffusion territoriale de l'autorité royale correspondit un mouvement de consolidation des assises idéologiques de la dynastie. En 1615, Sultan Agung avait conquis Wirasaba, la ville d'origine de l'empire de Majapahit (disparu c. 1478) dans la continuité duquel il entendait inscrire son œuvre politique. En 1624, au faîte de sa gloire, il adopta le titre de « révérend seigneur » : *susunan ratu* – un terme dérivé de la base *sunan* qualifiant les Neuf Saints ayant islamisé Java. Lors d'un pèlerinage à Tembayat en octobre 1633, il institua un nouveau comput calendaire qui récusait les anciens systèmes de datation lunaires et s'alignait pour partie sur l'*Anno Hijrae* musulmane, scellant symboliquement l'entrée de Java dans une ère nouvelle⁴⁸. La nécropole royale d'Imogiri, signe de pérennité de la dynastie, fut également édifiée dans les années 1630. Enfin, le sultan ordonna lui-même à ses scribes, au tout début des années 1640, de compiler ses hauts faits dans des annales.

41. Hermanus Johannes De Graaf, *De Regering van Sultan Agung, Vorst van Mataram (1613-1645) en die van zijn voorganger Panembahan Seda-Ing-Krapjak (1601-1613)*, s'Gravenhage, Martinus Nijhoff, 1958, p. 44-47, 51-54.

42. Hermanus Johannes De Graaf, *De Regering van Panembahan Senapati Ingalaga, s'Gravenhage*, Martinus Nijhoff, 1954, et Bertram Schrieke, *Indonesian*

Sociological Studies, La Haye, Van Hoeve, 1955-1957, vol. 2, p. 276-277.

43. *Tumenggung* était le titre militaire des commandants des armées de Mataram.

44. Cité in B. Schrieke, *op. cit.*, vol. 2, p. 148. La prise de Surabaya est évoquée en détail dans la *Babad Tanah Jawi* (W. L. Olthof, *Babad Tanah Jawi. De prozaversie van Ngabehi Kertapradja voor het eerst uitgegeven door J. J. Meinsma en getrans-*

cribeerd door W. L. Olthof, Dordrecht, Foris, 1987, vol. 1, p. 132-134).

45. La conquête du Pasisir eut en effet une profonde influence sur la culture de cour de Java Centre. Cf. Peter Carey, "Civilization on loan. The making of an upstart polity: Mataram and its successors, 1600-1830", *Modern Asian Studies*, 31 (3), 1997, p. 711-734.

46. Pour une biographie de Rijckloff Van

Goens, cf. A. Van der Kraan, *op. cit.*

47. Hermanus Johannes De Graaf (éd. et prés.), *De vijf gezantschapsreizen van Rijckloff van Goens naar het hof van Mataram, 1648-1654*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1956, p. 226.

48. Merle C. Ricklefs, "Islamizing Java: the long shadow of Sultan Agung", *Archipel*, 56, 1998, p. 469-482.

Loin de pénétrer dans un univers politique vierge, les Hollandais s'immiscèrent donc dans les interstices d'un espace impérial javanais en pleine expansion. Aussi eurent-ils à négocier non avec de pauvres hères, mais avec les hauts dignitaires de puissants États, accoutumés de longue date, du fait de leurs relations avec l'empire chinois de la dynastie Ming (1368-1644) et de leur insertion dans les réseaux de commerce longue-distance de l'Océan indien, à des pratiques diplomatiques spécifiques – tel le tribut, payé à la Chine et exigé des capitaines étrangers par les Officiers de port (*Bendahara*). Ces États (le sultanat de Banten et le *negara* de Mataram) étaient en outre dirigés par des aristocraties qui édictaient, par la voix des scribes de cour, des règles morales clouant au pilori les activités de négoce [voir encadré « Le mépris aristocratique des marchands », p. 116-117].

C'est à l'aune de cet antagonisme moral entre le noble et le marchand, entre le *priyayi* se rêvant ascète et le *sudagar* dispendieux, qu'il convient d'apprécier le mépris des dignitaires javanais de Banten et de Mataram envers les marchands de la VOC – lesquels, nous l'avons vu, étaient porteurs de l'ethos du *burgher* et ne concevaient les faits d'armes que comme le corollaire du commerce. Pour les cours de Java, les Néerlandais étaient des *sudagar* grossiers, et à ce titre prenaient place dans une taxinomie morale parfaitement codifiée. Mais à compter des années 1670, la VOC intervint de plus en plus directement dans les conflits de succession qui empoisonnaient la vie politique javanaise, jetant ses forces aux côtés de celles d'un prétendant devenu rebelle ou défendant un souverain assiégé par ses ennemis. Le domaine dynastique de Mataram fut ainsi définitivement brisé par le Traité de Giyanti (1755), qui consacrait la naissance d'un second royaume au cœur de Java⁴⁹. La position morale consistant à faire des Néerlandais des *sudagar* parmi d'autres devint de moins en moins tenable. Une seconde voie narrative fut alors choisie qui consista à « indigéniser » les Néerlandais, c'est-à-dire à les transformer en personnages d'une histoire politique autochtone.

Une lecture javanaise de la naissance de la VOC : la Serat Baron Sakendher

La conquête néerlandaise de Java possède certes sa chronologie européenne, qui court de l'implantation du *Kasteel* à Jacatra jusqu'à la sanglante défaite du Prince Dipanegara face aux troupes de l'Armée

des Indes en 1830. Pour les *pujangga* des palais de Surakarta et de Jogjakarta, cette histoire du « monde visible » dans laquelle se complaisent les Néerlandais n'est cependant qu'une partie de l'histoire de Mataram. Il existe une autre histoire, dérobée : celle qui prend place dans le « monde invisible » et où les Hollandais ne sont pas nécessairement en position de force. L'histoire de Java contée dans les *serat* (« chants mystiques ») et les *babad* (« annales de royauté ») n'est pas uniquement de l'ordre de la chronique des aléas du monde sensible : c'est un récit mystique, qui en appelle à un Java invisible, soumis aux lois éternelles du cosmos, habité par tout un peuple de non-humains (divinités, génies, lutins, sorciers, chamans) et, à ce titre, soustrait pour partie à la prise temporelle du pouvoir impérial néerlandais. Ainsi, en vertu de leur lecture mystique du monde social et de son devenir, les élites nobiliaires lettrées de Java Centre n'acceptèrent jamais pleinement la lecture néerlandaise de l'histoire javanaise – et ce quand bien même elles furent physiquement obligées, lorsque les traités de soumission durent être signés, de transiger momentanément avec elle.

Ce à quoi l'on assiste au fil du XVIII^e et des premières décennies du XIX^e siècle, c'est moins à l'émergence d'une seule et unique arène politique impériale, régie par des principes d'action et de compréhension purement européens, qu'à une réarticulation des espaces de domination, et donc à la transformation d'enceintes indigènes préexistantes d'exercice de l'autorité. Cet enchevêtrement des arènes de domination s'est énoncée au moyen d'un langage mystique du politique, issu des littératures de cour hindou-bouddhistes de l'âge classique, codifié au XVIII^e siècle sous le règne de Paku Buwana II (r. 1726-1742)⁵⁰, puis mis à profit, au tournant du XIX^e siècle, pour historiciser de façon spécifique la figure de l'envahisseur néerlandais. Ce dernier fut ainsi décrit, soit sous les traits d'un « souverain d'outre-mer » (*raja sabrang*), afin de réinscrire son apparition dans l'espace impérial autochtone de Majapahit (IX^e-XV^e siècles)⁵¹, soit sous ceux d'un « ogre-démon » des épopées du *Mahabharata* et du *Ramayana*, afin de prédire sa défaite face aux souverains javanais (assimilés aux nobles guerriers Pandawa), soit enfin comme le descendant d'une union entre une princesse ou un esprit tutélaire javanais et un Européen, et ce afin de l'insérer dans une histoire dynastique proprement javanaise (et de l'arrimer à un espace de relations de parenté impliquant des obligations réciproques). Cette dernière stratégie

49. Merle C. Ricklefs, *Jogjakarta under Sultan Mangkubumi, 1749-1792. A History of the Division of Java*, Londres, Oxford University Press, 1974.

50. Merle C. Ricklefs, *The Seen and*

Unseen Worlds in Java, 1726-1749. History, Literature and Islam in the Court of Pakubuwana II, Honolulu, University of Hawaii Press, 1998.

51. Le *Negarakertagama*, chronique

du règne du souverain Hayam Wuruk de Majapahit (c. 1350), évoque les relations tributaires nouées entre les *raja sabrang* de la péninsule malaise et de Bornéo et les souverains de Majapahit (Stuart

Robson, éd. et trad., *Desawarnana (Nagarakrtagama) by Mpu Prapanca*, Leyde, KITLV, 1995, p. 33).

Le mépris aristocratique des marchands

Dans les traités de conduite aristocratique rédigés dans les palais de Java Centre aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, la critique de la cupidité et de l'avarice des marchands (*sudagar*) s'effectue invariablement au nom des valeurs ascétiques¹ – héritage commun de l'islam mystique et des doctrines hindou-bouddhistes. Établissant la classification morale des divers ordres sociaux dans sa *Serat Nitiruti* (c. 1591-1612), Ki Mangunwijaya mentionne ainsi le « style de vie des *sudagar* » juste après avoir évoqué celui des voleurs et des assassins : c'est que les marchands sont « toujours en colère et avides », et pour cela « les plus maudits d'entre tous » (Chant II, stances 13-14). La *Serat Wulangreh* (1809) classe également le personnage du marchand dans la même sous-rubrique infâmante que les opiomanes, les « joueurs impénitents » et les criminels. Tous partagent en effet, selon le souverain Paku Buwana IV (r. 1788-1820), le même « défaut » (*cacad*) de constitution morale : un attachement excessif aux biens matériels, qui les mène aux plus vils agissements (Chant VIII, stance 10). Tandis que l'ascète (le gentilhomme *priyayi*) sait faire le vide en son âme et se soustraire aux assauts des envies, le marchand s'épuise en vaines inquiétudes et succombe sans lutter aux « passions mauvaises » (*hawa nepsu* : la colère, l'orgueil, la jalousie). Le comportement du *sudagar* est brusque et déréglé, tandis que son visage trahit ses émotions. Il est ainsi l'exacte antithèse d'un être *halus* (« poli », « civilisé ») : un individu *kasar* (« grossier », « non-éduqué »)².

« Le marchand au cœur mauvais
Qui chérit si fort sa richesse
Son caractère est tel
Qu'il compte et recompte sa fortune du soir au matin
Par peur de la voir diminuer.
Lors même qu'il possède
Sept sacs d'argent,
Son cœur n'est pas satisfait
Qu'il n'ait aussi caché un peu de monnaie [...].
Le marchand n'est jamais complètement
En paix avec lui-même.
C'est seulement lorsqu'on vient lui régler
Le gage d'un objet à terme expiré
Que son visage s'illumine. »
(*Serat Wulangreh*, Chant VIII, stances 11-13)

Un récit satirique, le *Suluk Mas Nganten* (1818), brode habilement sur cet antagonisme social. L'auteur, Raden Mas Jayadiningrat I, petit-fils du *sunan*, décrit sur un ton humoristique les vains efforts d'un Sire Marchand pour imiter les fastes nobiliaires à l'occasion du mariage de sa fille :

« Voici encore la honte de celui qui voulait offrir un mariage.
Il était un petit marchand
De médiocre fortune.
Il se mit à l'école du style de vie des *priyayi* (*cara priyayi*).
[Un adjudant *priyayi* de la cour lui conseille alors :]
"Ne t'efforce pas de faire [ton mariage] suivant les règles *priyayi*".
[Le marchand] intervint doucereusement :

« Je ne connais pas encore, *adhi*,
La vraie manière des *priyayi*,
Et c'est pourquoi je veux me rapprocher d'eux³. »

La suite de l'histoire n'est pas sans rappeler les mésaventures grotesques du bourgeois gentilhomme de Molière. *Ki Sudagar* accepte les conseils ironiques du *priyayi* et convoque pour son mariage une assemblée de nobles. Ces derniers le délestent allégrement de son argent en s'adonnant aux jeux de fortune, s'enivrent et se goinfrent à ses frais, mais ne lui accordent *in fine* aucune reconnaissance. Un négociant ne saurait rivaliser en dignité avec un aristocrate : la leçon est claire, et l'auteur la décline avec gourmandise au fil de plusieurs anecdotes qui se terminent toutes par la ruine et l'humiliation du marchand. Passant en revue les mille vies qu'il eût pu mener, le poète *Raden Ngabehi Ronggowarsito* (1802-1873) évoque pareillement, en ouverture de la *Serat Jayengbaya* (c. 1830), la dérive sanguinaire d'un revendeur de chevaux qui, ayant au marché du matin fait fortune en truandant puis en assassinant un malheureux aristocrate, s'essaie gauchement à la munificence :

« Je rentre ensuite chez moi chargé d'argent,
Et ayant acheté choses très jolies,
Très chères et très étranges,
[Me hâte] de gagner ma demeure pour y ripailler.
J'appelle aussitôt mes proches voisins,
Et ma maison s'emplit de rires joyeux. À la manière de
ce qui se passe chez les nobles gens. »
(*Serat Jayengbaya*, Chant I, stance 6)

Il ne faut pas pour autant croire qu'il existait un antagonisme absolu entre marchands et aristocrates dans la pensée nobiliaire javanaise. L'ethos du *priyayi* et celui du *sudagar* se situaient dans un rapport de tension, et non d'altérité radicale. D'un point de vue pratique, il est attesté que les aristocraties de Java n'étaient pas complètement étrangères à l'univers du négoce. Le statut d'un ménage de *priyayi* de moindre rang dérivant de la position sociale du mari plus que de celle de son épouse, les femmes de la petite noblesse de service étaient autorisées à produire et commercialiser certains biens précieux comme les *batik* (tissus imprimés avec des tampons d'étain), quoiqu'il leur fût défendu de se rendre seules au marché⁴. Mais l'aristocrate qui succombait aux charmes d'une fille de riche commerçant devenait la risée de ses pairs. On l'affublait souvent de quolibets moqueurs, disant de lui qu'il « quêtait l'arrière-train » (*golek bokong*)⁵.

1. Pour une présentation détaillée du répertoire mystique du politique propre aux *priyayi*, cf. Romain Bertrand, *État colonial, noblesse et nationalisme à Java : la tradition parfaite (17^e-20^e siècles)*, Paris, Karthala, 2005, chap. 1 et 2.

2. Sur cette paire notionnelle *halus/kasar*, cf. Clifford Geertz, *The Religion of Java*, Chicago, Chicago University Press, 1960, p. 232, 243.

3. Suzanne Brenner, "Competing hierarchies: Javanese merchants and the *priyayi* elite in solo, Central Java", *Indonesia*, 52, octobre 1991, p. 68-69.

4. Koentjaraningrat, *Kebudayaan Jawa*, Jakarta, Balai Pustaka, 1994, p. 278-286.

5. Marbangun Hardjowirogo, *Adat istiadat Jawa sedari seorang masih dalam kandungan hingga sesudah ia tiada lagi*, Bandung, Patma, 1979, p. 14.

des scribes javanais est celle que l'on voit à l'œuvre dans la *Serat Baron Sakendher* : un texte du tout début du XIX^e siècle qui fait appel aux figures-clefs du panthéon mystique javanais pour « indigéniser » la geste militaire et politique des Hollandais⁵² [voir encadré « Un résumé de la *Serat Baron Sakendher* », p. 120-121].

Ce chant mystique ne distingue donc que tardivement et souvent confusément Espagnols et Hollandais, preuve de la (mé)connaissance que les scribes javanais avaient alors de l'histoire de l'arrachement des Provinces-Unies à l'emprise de la monarchie espagnole. Surtout, et pour employer un langage qui ne pouvait précisément pas être celui de l'époque, le texte fait du « colonisateur » le parent, et même le fils cadet, du « colonisé ». L'ennemi numéro 1 de Mataram, Jan Pieterszoon Coen, devient ainsi l'héritier d'une histoire dynastique javanaise : le voilà doté d'une mère issue du royaume soundanais⁵³ de Pajajaran (lequel, au tournant du XV^e siècle, exerçait sa suzeraineté sur Banten). Le choix de cette ascendance n'est probablement pas fortuit. La principale alliée mystique des souverains de Mataram, la Déesse des Océans du Sud (la *Ratu Kidul*), était en effet, elle-même, fille d'un souverain de Pajajaran⁵⁴ : c'est par le sang des princesses de cette maison que se transmet le formidable pouvoir de commander aux génies de Java.

Au terme de cette opération d'« indigénisation » de la généalogie des Hollandais, une conclusion s'impose : Java n'a pas été conquise par un « étranger », puisque la souveraineté sur le domaine dynastique a en réalité été recouvrée par deux de ses fils prodiges, devenus respectivement roi d'Espagne et marchand néerlandais. C'est tout au contraire un (hispano-) javanais qui a conquis le trône d'Espagne, et un descendant de Pajajaran qui règne sur la VOC. La présence des Hollandais au cœur du pays soundanais ne posait en effet pas qu'un problème commercial ou militaire aux élites de Mataram : le *Pasundan* (pays Sunda, ouest de Java) était aussi considéré comme le *Parahyangan*, le domaine olympien des esprits tutélaires (*dedemit*), et à ce titre le lieu d'origine de la *Ratu Kidul*, épouse mystique et protectrice attitrée de la lignée de Senapati. La question était dès lors de savoir de quel

côté les esprits de Java pencheraient. Ainsi s'explique le fait que Jan Pieterszoon Coen ait été conçu comme un descendant du petit royaume de Pajajaran : il ne suffisait pas de « javaniser » les Hollandais ; il fallait encore les « soundaniser » pour proroger le pacte fondateur entre Mataram et les puissances invisibles.

Le principal enseignement du texte est cependant d'une autre nature : en recodant l'invention (javanaise) de la VOC comme un acte d'honneur, et plus précisément comme un accomplissement royal obéissant aux règles du savoir-vivre nobiliaire et en répondant à la finalité supérieure de la préservation de l'unité d'un royaume, la *Serat Baron Sakendher* proroge la vision morale propre aux *priyayi* en étendant le domaine de pertinence aux activités de négoce. Se trouve ainsi réaffirmée, au moment même où s'effondre Mataram face aux visées conquérantes des Néerlandais, une vision morale javanaise autonome, qui parvient à dire dans ses propres termes le drame de la fin d'un monde, et ce faisant à le surmonter.

On voudrait, en guise de conclusion, rappeler plusieurs points évoqués au fil de ce bref détour par les perceptions javanaises de la VOC. En premier lieu, la VOC n'eut pas affaire, à Java, à des sociétés politiques éclatées ou atones, mais à de puissants États, et notamment au sultanat impérial de Mataram. Contrairement à une idée encore assez répandue, l'État n'est pas arrivé, en Asie du Sud-Est, dans les malles du colonisateur : à l'aube de la rencontre impériale, la puissance et la splendeur étaient du côté des sultanats malais d'Aceh, de Johore et de Malacca, du royaume de Mataram ou de l'empire birman de Bagan, et non de celui des réseaux de comptoirs faiblement militarisés des Européens. En second lieu, loin d'infléchir instantanément la trajectoire des sociétés politiques de Java, les Néerlandais prirent place dans un jeu impérial javanais qui leur préexistait et qui les débordait de toutes parts. Ils furent initialement perçus par les sultans javanais comme des marchands incultes et grossiers, et les scribes de Mataram leur appliquèrent à ce titre les stéréotypes forgés par l'aristocratie à l'encontre des *sudagar* locaux. La présence néerlandaise s'encadra

52. Nous utilisons simultanément deux versions éditées et commentées de la *Serat Baron Sakendher* ou *Serat Sakondar*. La première est celle d'Abraham B. Cohen Stuart, *Geschiedenis van Baron Sakéndhèr. Een Javaansch verhaal, van vertaling, aantekeningen en alphabetisch woordenlijst voorzien*, Batavia, Lange and Co., 1850, qui utilise le MSS Lor 1800, daté de 1845. La seconde, fondée sur un manuscrit de 1808-1812 référencé en BM Add. MS 12289, est celle qu'analyse

M. C. Ricklefs dans *Jogjakarta...*, *op. cit.*, p. 374-407. Les deux textes-sources ne se recoupent pas toujours, quand bien même l'intrigue dans ses grandes lignes reste inchangée.

53. Le pays soundanais occupe l'ouest de Java, tandis que le pays javanais proprement dit regroupe les portions centrale et orientale de l'île.

54. Déesse mi-femme mi-serpent, la *Ratu Kidul* est la fille d'un souverain de Pajajaran qui l'a reniée parce qu'elle refusait

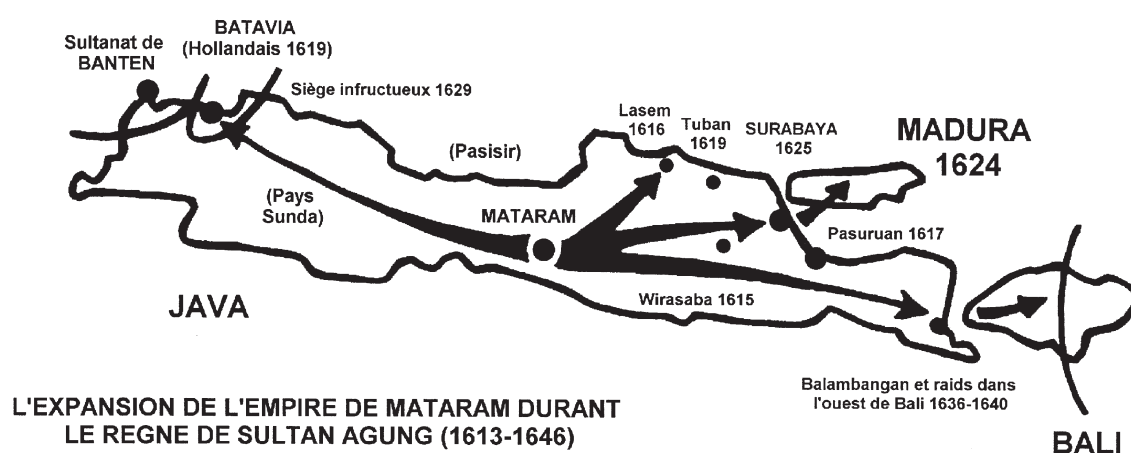
d'épouser un prince. C'est en acceptant de s'unir à elle dans son palais sous-marin que Senapati (r. c. 1590-1601) s'adjoint le concours de son armée de génies et apprend « la secrète science mystique » du gouvernement. La *Ratu Kidul* devient alors la protectrice attitrée du *negara*, à charge pour les descendants de Senapati de s'unir périodiquement à elle pour renouveler l'alliance hiérogamique fondatrice (cf. Robert Wessing, "A princess from Sunda: some aspects of Nyai Roro Kidul", *Asian*

Folklore Studies, 56 (2), 1997, p. 317-353). Pour une analyse du répertoire de la légitimité mystique dans la *Babad Tanah Jawi*, cf. Sumarsaid Murtono, *State and Statecraft in Old Java. A Study of the Later Mataram Period, 16th to 19th Century*, Ithaca, Cornell University Press, 1981, et G. Mudjanto, *Konsep kekuasaan Jawa dan penerapannya oleh raja-raja Mataram*, Jogjakarta, Kanisius, 1987.

donc dans un faisceau de relations sociales javanaises préexistantes – ou, plus précisément, fut filtrée par l'antagonisme moral entre *priyayi* et *sudagar*, entre nobles se rêvant ascètes et marchands ravalés au rang de la plèbe et de ses indignes passions mondaines.

En dernier lieu, les propriétés sociales spécifiques des « agents de contact » impliqués dans cette rencontre impériale (c'est-à-dire aussi bien leur appartenance objective à des groupes sociaux constitués que leur vision subjective de l'ordre social en son ensemble) expliquent bien mieux que l'argument de la distance ou de « l'incommensurabilité » culturelles⁵⁵ les modalités pratiques de leurs interactions. Étant

données la nature de la VOC et l'évolution politique des Provinces-Unies au sortir de la Grande Révolte, ce sont de fait les segments les moins aristocratiques de la société néerlandaise qui furent alors mis en relation avec les segments les plus aristocratiques de la société javanaise. L'ajustement réciproque des langues morales du négoce et de l'honneur aristocratique fut par conséquent difficile – et ce d'autant plus qu'il renvoyait à un conflit interne aux élites javanaises, et qui s'était soldé par la victoire des codes du palais aux dépens des usages du marché. La rencontre impériale tint ainsi finalement plus, à Java, du conflit d'ethos que du « choc des civilisations ».



L'expansion de l'empire de Mataram durant le règne de Sultan Agung (1613-1646).

55. Pour une critique argumentée de cette thèse de l'« incommensurabilité culturelle » comme *modus operandi* de la rencontre impériale des XVI^e et XVII^e siècles, cf. Sanjay Subrahmanyam, *Beyond Incommensurability. Understanding Inter-Imperial Dynamics*, Los Angeles, UCLA, Department of Sociology, Paper n° 32, 2005.

Un résumé de la Serat Baron Sakendher

Un capitaine de vaisseau du nom de Rudyah Kawit (Kawit Paru) règne sur le pays de Mabukit Ambin. Désespéré de n'avoir pas d'enfants, il se rend auprès d'un ermite doté de puissants pouvoirs mystiques : Mintuna, qui, par des moyens magiques, fait tomber enceintes onze de ses douze épouses (Chant I, stances 11-61). La douzième épouse de Rudyah Kawit, la princesse Sang Retna, accouche d'un coquillage, dont émergent deux frères jumeaux : Raden Baron Sukmul et Raden Baron Sakender. Quatorze ans plus tard, Mintuna se rend auprès de Rudyah Kawit pour réclamer l'un des enfants que sa magie a engendrés. Il choisit Sakender, qu'il emmène dans son ermitage. En l'absence de Mintuna, Sakender découvre, dans une bâtisse dérobée, un monceau d'ossements, gardés par un roi-démon tenu enchaîné, du nom de Singgunkara. Ce dernier lui apprend que Mintuna a pour habitude de dévorer les jeunes princes qu'il ramène à ses côtés. Effrayé du sort qui l'attend, Sakender tue Mintuna dès son retour, ressuscitant de ce fait les princes dévorés et libérant de ses chaînes Singgunkara, qui lui conseille de gagner au plus vite le pays d'Espagne (*tanah Spanjol*) où lui est promis un grand avenir (Chant III, stances 1-60).

Sakender se rend aussitôt en Espagne, où il s'adjoint le concours de l'oiseau-dragon Garuda¹ et d'un serpent d'or (Chant IV, stances 17-33). On apprend alors que la fille du roi d'Espagne, qui est « d'une insurpassable beauté », se morfond dans l'attente de Sakender, qu'elle a rencontré en rêve. Le roi d'Espagne est quant à lui aux abois : une coalition de puissants ennemis assiège son royaume

(la Perse, l'Arabie, l'Afrique du Nord, la Chine, les Turcs et la tribu des Quraysh). Sakender gagne la capitale et s'enamoure de la fille du roi : ce dernier le nomme aussitôt commandant de ses armées (Chant V, stances 30-50 ; Chant VI, stances 1-67). Au terme d'une bataille sanglante, ponctuée de combats magiques entre héros, Sakender remporte la victoire et épouse la fille du roi, qui lui offre en sus son trône. Mais Sakender le refuse, avant de tomber dans une profonde lassitude : ayant entendu parler du fertile pays de Java, il n'a plus pour seul souhait que de s'y rendre (Chant VI, stances 68-179).

Après maintes péripéties liées à la lutte sans merci entre Sakender et les filles maléfiques de Mintuna (Chants VII à X), le roi d'Espagne offre à nouveau son trône à Sakender (qui l'accepte). Il nomme en sus Sukmul – frère de Sakender – commandant-en-chef de sa grande armée (*kumpni agung*), puis se retire dans un ermitage (Chant IX, stances 54-96). Le royaume d'Espagne prospère sous le règne de Sakender, mais ce dernier s'ennuie, se réfugie dans l'ascétisme, et pour finir cède son trône à Sukmul. Les onze fils de Rudyah Kawit, rongés par la jalousie, montent alors une cabale contre ce dernier : le royaume se divise et s'enfonce dans la guerre. Rudyah Kawit quitte sa retraite et ordonne à tous ses enfants de se réconcilier et de prononcer un serment de fidélité envers l'idéal d'unité du royaume. Pour éviter que ne se reproduise la fronde, il décide de regrouper toutes les richesses du pays en une Compagnie (*kumpeni*) que géreront à parts égales ses enfants, qui formeront ainsi l'assemblée des douze *edele heeren* (les Membres du Conseil des Indes).

« “Ces biens mondains, je les nomme ‘la Compagnie’
Il vous faudra vous consulter tous pour [décider de]
ses affaires :

Le commerce, la guerre, la destruction des cités.

Que ces richesses soient désormais des salaires

Mais n’oubliez en aucun cas de calculer,

Ni de consigner précisément par écrit

Les pertes et les profits :

Rappelez-vous de chacun de ces calculs”.

Ce fut le début de l’existence des douze *edele heeren*
(*rolas denwewuri*).

De nos jours encore cet ordre ancien est révééré². »

À peine instituée la Compagnie (la VOC), Sakender s’envole pour le fécond pays de Java, qui est sous la domination du sultan de Mataram. Mais sitôt arrivé au-dessus de Java, ses pouvoirs magiques s’estompent. Sakender décide de se transformer en un *lawejan* blanc (un animal mythique) « de la taille d’une montagne », mais invisible. Il suit en secret Senapati, le *sunan* de Mataram, lorsque celui-ci s’en va méditer à Lipura – où il reçoit la foudre de royauté (*andaru*) qui le confirme dans sa toute-puissance. Toujours sous forme animale, Sakender entre au service de Senapati, qui le nomme gardien de l’un de ses jardins d’agrément (Chant XI, stances 140-168). Dans le même temps, Sukmul décide de gagner à son tour Java pour y faire prospérer le commerce de la Compagnie. Les Hollandais (*Welandi*) s’installent sur l’îlot d’Undrus (Onrust), dans la baie de Jacatra (Chant XI, stances 168-171 ; Chant XII, stances 1-6).

Le récit évoque maintenant la conquête du royaume de Pajajaran par le seigneur de Jacatra :

à l’issue de la bataille, l’une des princesses de Pajajaran trouve refuge dans les montagnes, s’unit à un *ajar* (saint homme) du nom de Sukarsi, et accouche d’une fille d’une surprenante beauté : Tanaruga. Le seigneur de Jacatra parvient à s’emparer de la belle, mais ne peut s’unir à elle, car des flammes surgissent de son sexe lorsqu’il s’en approche. Le sultan de Mataram lui-même ne peut la posséder, en sorte que le seigneur de Jacatra finit par la vendre à Sukmul au prix de trois larges canons (qui deviennent des *regalia* des *kraton* de Mataram, de Cirebon et de Banten). Sukmul ramène sa nouvelle épouse en Espagne, où elle accouche d’un fils du nom de Mur Djangkung (Jan Pieterszoon Coen). Mur Djangkung devient un guerrier redoutable et s’en retourne à Java venger sa mère : à l’issue d’une terrible bataille, il conquiert la cité de Jacatra, dont le seigneur fuit se morfondre dans les bois, et y construit un fortin baptisé Kuta Tai (le Réduit Maeghdelins) (Chant XII, stances 31-60 ; Chant XIII, stances 1-36 ; Chant XIV, stances 1-12). Au désespoir et en quête de soutiens surnaturels, le seigneur déchu de Jacatra entreprend alors d’énumérer à haute voix les 142 esprits de Java, explicitant ainsi la toponymie spirituelle du *negara* (Chant XV). La *Serat Baron Sakendher* se clôt alors sur une exhortation à ce que nul ne s’oppose à ces esprits, ni ne leur manque de respect.

1. Le Garuda, oiseau-dragon, est la monture mythique du dieu Visnu.

2. Chant XI, stances 136-137, traduit in M. C. Ricklefs, *Jogjakarta...*, op. cit., p. 396.